Paolo VALESIO

*La mezzanotte di Spoleto* (Rimini : Raffaelli Editore, 2013)

Le titre de ce nouveau recueil de Paolo Valesio fait référence au fameux « Festival des deux mondes », où l’auteur assista à un concert de musique chorale exécutée devant la petite église romane de Sant’Eufemia, à Spolète, à la fin du siècle dernier. Et Valesio de nous faire découvrir lieux sacrés et profanes –principalement des théâtres et des églises—tout en accordant une attention soutenue à la campagne environnante, sous l’égide de Saint François d’Assise, le « génie du lieu » (c’est à Spoleto que François mit fin à sa courte carrière militaire et reçut sa vocation religieuse, à l’âge de 23 ans). Au-delà des espaces ainsi visités, *La mezzanotte di Spoleto* est aussi une histoire d’amour, celle d’un homme et d’une femme dont la relation comporte un début, un milieu et une fin mais, comme dirait Jean-Luc Godard, pas nécessairement dans cet ordre. Or, on le sait, parler d’amour en littérature—et à plus forte raison sous une forme versifiée—est devenu un exercice pour le moins périlleux. Comme l’a suggéré Umberto Eco dans un passage resté célèbre de son *Apostille au* Nom de la rose, l’attitude de l’amoureux postmoderne est celle de « celui qui aimerait une femme très cultivée et qui saurait qu’il ne peut lui dire : ‘je t’aime désespérément’ parce qu’il sait qu’elle sait (et elle sait qu’il sait) que ces phrases, Barbara Cartland les a déjà écrites » - la seule réponse valable à cette impasse est, selon Eco, d’accepter un passé qu’on ne peut éliminer (« parce que sa destruction conduirait au silence ») et qu’il s’agirait de revisiter en prenant plaisir au jeu de l’ironie.

*La mezzanotte di Spoleto* démontre au contraire que l’ironie n’est pas la seule et unique réponse que l’on peut apporter à cette aporie du discours amoureux, du moins si l’on dispose de suffisamment de talent et d’élégance pour éviter les écueils du sentimentalisme et de la « fausse innocence ». Quand bien même, selon la formule utilisée par Valesio lui-même, « le présent est essentiel et incompréhensible ; le futur, irregardable ; le passé intouchable », la possibilité de dire l’amour sans verser dans le sarcasme ou la citation compulsive subsiste dès lors que le lecteur accepte de participer à « la conversation du monde » et d’explorer les états les plus improbables du désir, prenant parfois le risque de préférer les épines à la rose (« Meditazione della rosa »), de franchir l’ultime étape d’une fatale fuite en avant (« La tentazione della danza ») ou encore de s’abandonner aux caresses « d’une main / qui émergeant rapidement / de la lagune de la terre / vous parcourt la gorge / avec une charité chirurgicale / coupant dans la misère de la vie » (« Desiderii »).

Dans « En s’approchant de la flamme », un des poèmes les plus saisissants et les plus accomplis du recueil, c’est une nouvelle fois le désir lui-même qui se voit mis en scène, au travers d’une audacieuse semi-personnification : ce désir, Valesio le décrit comme une énergie paradoxale, auto-dirigée, étrangère à la notion de plaisir, renaissant sans cesse de sa propre « cendre ascétique » et tentant envers et contre tout de réaliser l’impossible synthèse de la pureté et l’obscénité, de l’amour et du crime. Quant à la figure tout aussi ambivalente d’Hécate—déesse de la lune noire reliant le ciel, la terre et les enfers—ses apparitions nocturnes suscitent une admiration qui « prépar[e] à l’amour / bien qu’étant nourrie de crainte ». Déployant son « grand capuchon de cobra », sa présence crépusculaire envahit la chambre du visité, le plongeant dans la frayeur avant de faire place à un ciel « vide et rougeâtre ».

De manière plus générale et fondamentale, et comme l’a récemment fait remarquer Graziella Sidoli, la « théologie existentialiste » de Valesio met en rapport eros et amour sacré, rappelant au passage aux amants non-identifiés du recueil qu’il s’agit avant tout de s’aimer au travers de leur amour du monde. C’est ainsi que Saint François D’Assise vient in extremis à la rescousse des deux amants perdus dans leurs doutes et leurs « pensées trop petites », prisonniers dans les eaux troubles de la « fraude dialectique » du désir et du non-désir, dans l’ultime poème du livre (« San Francesco d’Assisi davanti al bar ‘Tric-Trac’ ») : « Chacun d’eux », conclut le poème, « doit tenter / de rendre visible / l’autre; et le prix à payer / est de se rendre invisible à soi-même. »

Ce superbe recueil de Paolo Valesio démontre que la poésie lyrique est encore promise à un bel avenir, même si le lyrisme est ici décliné à la troisième personne du singulier. Valesio pratique une prosodie à la fluidité envoûtante, sobre et précise, souvent minimaliste (ou peut-être devrait-on dire franciscaine). La versification est subtile, riche, poignante et puissamment évocatrice. Enfin, l’ascétisme formel de son écriture est parfaitement adaptée au sujet central du recueil (« Le désir écoute et dit peu / Il est comme le Phénix : / la cendre ascétique est sa matrice » [« Prossimandosi alla fiamma »]). Un livre d’une rare élégance et d’une grande sincérité, situé à contre-courant des tendances dominantes de la poésie contemporaine.

-Michel Delville

***Extraits***

**Prossimandosi alla fiamma**

Il desiderio è punta dell’osceno

e coltello appuntito d’assassino ;

il desiderio è fiotto di veleno

e laccio di velluto nel giardino.

Il desiderio è scala alla purezza

ed è lacrima della trasparenza ;

il desiderio vive in tenerezza,

contento della propria presenza.

Il desiderio giudica il soggetto

e viene valutato dal suo oggetto.

Desiderio non cura diletto.

Il desiderio ascolta e poco dice.

Il desiderio è come la Fenice :

la cenere d’ascesi è sua matrice.

**En s’approchant de la flamme**

Le désir est la pointe de l’obscène

c’est le couteau pointu de l’assassin ;

le désir est un flot de venin

c’est un piège de velours au jardin.

Le désir est l’échelle qui mène à la pureté

c’est une larme de transparence ;

le désir vit dans la tendresse,

comblé par sa propre présence.

Le désir juge le sujet

et se voit jugé par son objet.

Le désir n’a que faire du plaisir.

Le désir écoute et dit peu

Il est comme le Phénix :

la cendre ascétique est sa matrice.

**Ecate**

Ogni suo apparire lo stupisce.

L’ha veduta, in questi giorni, crescere

con un’ammirazione

che preparava l’amore

ma che era nutrita di timore.

Ogni sera lasciava che l’umido biancore

invadesse la stanza un poco più.

Ma al momento del sonno

chiudeva gli scuretti.

Ieri notte: nel caldo che scendeva

dal soffitto basso di legno

ricurvo come un ventre di balena,

ha spalancato

la finestrella più vicina al letto.

Si è poi riscosso fra lo scuro e l’alba

prima che si sentissero gli uccelli,

con il petto schiacciato e gli occhi torbi.

Gli era balzata addosso

e il suo bianco malato

aveva offuscato—

gran cappuccio di cobra dispiegato—

il cielo del soffitto.

E stanotte non resta che il cielo

vuoto e rossastro.

**Hécate**

Chacune de ses apparitions le surprend.

Il l’a vu croître ces derniers temps

saisi d’une admiration

qui préparait à l’amour

bien qu’étant nourrie de crainte.

Chaque soir il laissait la pâleur humide

envahir un peu plus la chambre.

Mais à l’approche du sommeil

il fermait les volets.

La nuit dernière : dans la chaleur tombant

du bas plafond de bois

voûté comme un ventre de baleine,

il a ouvert tout grand

la petite fenêtre la plus proche du lit.

Plus tard il s’est réveillé entre l’obscurité et l’aube

avant que ne se fassent entendre les oiseaux,

la poitrine écrasée et les yeux torves.

Elle lui avait bondi sur le dos

et de sa blancheur malade

avait obscurci—

grand capuchon de cobra déployé—

le ciel du plafond.

Et cette nuit il ne reste que le ciel

vide et rougeâtre.